



## QU'Y VOIS-TU DONC ?

A. M. B. A. E.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?  
—J'y lis l'Amour, j'y sens la Flamme.  
J'y soupire, — splendeur des cieux ! —  
J'y consume toute mon âme.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?  
—Mais l'Avenir, mais l'Espérance,  
L'Illusion, — présent des dieux, —  
La Grâce aimable de l'enfance.

Ce que je vois dans tes beaux yeux ?  
—Le Beau divin, l'Art admirable,  
Le vrai ; de plus, — c'est encor mieux, —  
La Tendresse, fleur adorable.

Ainsi, la Foi, — trésor pieux, —  
Le bel Amour, la Confiance  
Et le Bonheur, et la Constance ;  
Je vois cela dans tes beaux yeux !

## LA MONTAGNE DE MONTREAL

Voir la montagne et l'aimer.

Aujourd'hui, les temps sont changés et la nature, enveloppée dans son grand manteau d'hiver, semble triste. La verdure a disparu ; le souffle de l'aiglon a dépouillé nos grands arbres, et cette beauté printanière, cette jeunesse de la nature, semble ensevelie à jamais sous l'épaisse couche qui recouvre la terre. On n'entend plus qu'un chant plaintif et monotone dans la forêt, et les arbres, dépouillés de leur feuillage, n'ont plus cette voix murmurante qui égayait nos esprits ; tout paraît mourir, ce ne sont plus que craquements sinistres, portant la terreur dans l'âme.

C'est l'hiver, c'est le temps du repos où la nature endormie recueille une vigueur nouvelle dans ce silence de la nuit qui semble celui de la mort.

Aujourd'hui, ce n'est plus comme au temps de la saison nouvelle ; l'œil ne se repose plus à la vue de la montagne verdoyante, car le deuil y règne.

Qui n'a vu de loin, l'été, au déclin d'un beau jour, lorsque le soleil descend derrière la montagne, le beau spectacle qui s'offre aux regards ?

L'œil étonné voit mille feux, paraissant jaillir du sein même d'une montagne embrasée. On croirait apercevoir un volcan en pleine éruption, d'où s'élançent des flammes, et quiconque ne connaîtrait l'étrange phénomène éprouverait une véritable mystification, tant la réalité est apparente.

Tous les contours de la montagne, ses crêtes touffues d'arbres élevés, ses forêts ombreuses qui semblent receler des mystères, offrent cette apparence de majesté qui frappa le célèbre Jacques Cartier : " C'est un mont royal ", s'écria-t-il dans un moment d'enthousiasme.

La grandeur de cette beauté de la nature lui inspira la parole prophétique qu'on ne peut oublier. Il avait pensé, dans son immortel génie, que la Providence n'avait pas agi sans prévoir que, au pied de cette même montagne, s'élèverait une cité qui serait appelée à dominer tout un continent, vers laquelle convergeraient les idées et les intérêts de plusieurs pays.

Elle est sublime, en effet, cette œuvre de la nature ; elle renferme ce cachet de beauté et d'élégance que les peintres s'efforcent d'imiter.

Tout y est disposé avec une grâce naturelle telle qu'on serait tenté de croire que la nature l'a façonnée avec cette sollicitude dont nous parlent les poètes dans leurs descriptions des chefs-d'œuvres de la nature. Rien n'a été oublié dans cet arrangement harmonieux pour en faire le sujet de l'admiration de tout un peuple admirateur de la nature. Les lignes nombreuses se dessinent avec ampleur, frappant l'œil étonné du voyageur par la richesse de leurs courses capricieuses.

Elle a aussi son caractère vénérable, cette montagne. Sa structure, que le temps a modifié, la fait remonter à un âge très avancé, et elle a dû être témoin de tous les grands événements survenus pendant la formation de notre sol. Les glaces, coulant du nord, ont dû la fatiguer de leurs masses accablantes, et dans un autre âge, une verdure des plus riches a dû la couvrir aux belles saisons du printemps. Tout l'indique lorsque le regard attendif du géologue la contemple et cherche, dans les profondeurs de ses rochers, les secrets d'une autre époque. Elle semble courbée par les siècles. Son sommet que les habitants d'un autre âge auraient pu appeler sourcilleux, n'a plus que cette forme arrondie qui appartient aux vieilles montagnes et qui indique l'ancienneté ainsi que les coups redoublés des autans.

Cependant, elle est toujours là, notre belle montagne, conservant toujours, pour nous, cette apparence que nous aimons à revoir.

C'est sur son sommet que les nombreux citadins, fatigués des travaux et du bruit incessants de la ville, vont promener leurs loisirs aux beaux jours de l'été.

De brillants équipages, d'un pas tranquille et lent, circulent dans les routes sinueuses qui bordent la montagne. Tout prend un air de fête au passage de ces enfants du siècle.

Ils paraissent heureux, car le bonheur se reflète sur leurs figures ; leurs rires pleins de gaieté, leur insouciance même, témoignent d'un peuple industrieux, dont la noble intelligence éloigne les misères de la vie. " C'est un peuple heureux, " se dit, en lui-même, l'étranger de la vieille Europe visitant nos alentours enchanteurs, " il sait prendre la meilleure part de la vie pour son bonheur et l'autre pour se le procurer.

Vous avez raison, noble voyageur, de considérer ainsi notre caractère, dont l'ardeur et l'invincible activité pénétreront bientôt dans toutes les régions du monde connu. L'élément canadien se sent de la force ; il possède en lui cette fécondité, dont l'espérance d'un peuple a besoin pour surmonter la rivalité jalouse des nations qui déclinent vers le couchant de l'impuissance. Rien n'est beau dans une nation comme cette émulation entre les membres qui la composent. C'est un lien qui unit les cœurs, lorsque l'amour de la patrie les anime.

Mais nous perdons notre route par nos digressions ; revenons au sujet et allons visiter, du haut de cette montagne, tout ce qu'il est permis à l'œil de voir, tout ce qu'il y a de grand et de beau dans ce vaste panorama se déroulant au loin.

La longue file des voyageurs lentement arrive sur le sommet : c'est le relais où l'on se repose agréablement.

Admirant les beautés qui s'offrent devant eux, leurs regards se perdent dans un horizon lointain, où la terre semble se confondre avec le ciel. Peu à peu les conversations bruyantes cessent, et bientôt le silence de l'admiration et des profondes réflexions rompt le cri joyeux des voix féminines. On n'entend plus que la voix du vent qui souffle dans le feuillage ; l'oiseau seul, caché sous la ramure, vient, de temps en temps, rompre la monotonie de ce moment solennel. Alors, chaque voyageur, appuyant nonchalemment la tête sur son bras, semble livré à une profonde méditation. On ne voit plus ce qui apparaît au loin ; on ne songe plus qu'aux jours glorieux de notre histoire ; et chacun reste seul, isolé dans ce pays des rêves.

Mille réflexions diverses s'entrechoquent dans leur esprit absorbé, et mille pensées viennent tour à tour les reporter à toutes les époques de la colonie. Jacques Cartier apparaît, grand comme son siècle, tenant de son bras vigoureux

la croix qui devra soumettre à la foi l'esprit rebelle et sauvage des peuplades qui l'observent dans l'étonnement.

Maisonneuve, animé par les projets qu'il forme, jette les fondements de la grande cité, en consacrant l'île à la Mère de Dieu. Le massacre de Lachine et la guerre primitive se présentent à l'esprit, sanglants et terribles. Vers l'Orient, au fond de la perspective, jetant la vue sur le tableau qui se déroule au loin, ils voient une terre délicieuse, étalée dans toute la splendeur que peut donner l'art de l'agriculture ; les théâtres des grands événements de l'histoire se sont multipliés au milieu de tout ce qu'ils contemplent. Plus près, le Saint-Laurent coule silencieusement ses eaux limpides, venant des régions lointaines que rêvaient nos ancêtres, dans l'espoir d'atteindre le pays de l'or.

Aux pieds de cette même montagne s'élève la grande métropole, personnifiant si bien le siècle, par la réunion de toutes les sciences, de tous les arts et de toutes les inventions. C'est Montréal, oui, cette grande ville que le Mont Royal domine, apparaît comme une cité géante, comme une cité reine et maîtresse, qui étendra bientôt sa puissance à tous les points les plus éloignés de notre continent. C'est elle qui tient le sceptre de notre pays par son activité et par ses nombreuses relations avec les différentes villes de l'univers.

En elle se concentrent toutes nos espérances, à cause de cette position favorable qui l'appelle à diriger les destinées du Canada. De ses ports partent les navires chargés de nos produits de toutes sortes, et vont porter à l'étranger nos richesses en même temps que nos habitudes. Un jour viendra où l'on verra l'étranger venir puiser la science qui conduit au bonheur ; il viendra y chercher les grandes œuvres du siècle ; tout sera représenté dans son sein, où a été déposé ce germe de progrès et de civilisation qui fait les villes fortes et glorieuses. Elle aura aussi une longue durée, car son enfance a été longue, et tandis que les autres pays seront la proie d'une décomposition sociale, elle grandira, noble et vigoureuse, dans la paix et la tranquillité. Le peuple qu'elle contient sait qu'il ne faut pas négliger l'idée qui a surgi au milieu de nos populations, et que cette idée sera sa force s'il la poursuit. La gloire, voilà tout le secret d'un pays qui aime sa religion, qui respecte ses droits, qui remplit ses devoirs. Voilà la force qui anime le peuple canadien dans ses entreprises gigantesques, et voilà aussi la clef de son progrès, tant dans les sciences que dans les arts.

De ce site dominant, dans son rêve sublime, le voyageur silencieux peut voir aussi les générations qui ont passé et celles qui passent ; en même temps, il aperçoit de tous côtés les monuments impérissables, élevés par ces générations laborieuses. Toutes, elles ont laissé sur le sol canadien l'empreinte glorieuse de leur passage. Leur exemple se poursuit continuellement de nos jours par ceux qui leur ont succédé. De là naissent ces multitudes au noble courage ; de là vient ce progrès que le temps ne peut empêcher malgré l'effort qu'il oppose par son effet destructeur.

A cet aspect, après ces longues méditations sur le sort de notre beau pays, le voyageur se sent ému à la pensée de cette sagesse divine, qui a dû présider aux événements divers de la formation de notre cher Canada ; et, de l'admiration lui vient pour Celui qui a tout fait dans le temps, qui a tout ordonné dans son Eternité.

Revenu à lui-même, il s'en retourne enchanté de cette sage leçon, racontant gaiement à son compagnon ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé et ce qu'il a prévu.

Répétons-le encore, cette montagne a son cachet particulier de sublimité, dont les étrangers aiment à redire les beautés, au retour dans leur patrie. Là, ils ont vu une génération à la poursuite du progrès ; et, sur le sommet même de cette montagne, plusieurs générations qui dorment paisiblement leur dernier sommeil.

AUGUSTE BOURBEAU.

Montréal, 1892